

jean-pierre thibaudat

journaliste, écrivain, conseiller artistique

Abonné·e de Mediapart

1526 Billets

0 Édition

BILLET DE BLOG 9 OCTOBRE 2026

Josse de Pauw, un grand « Minetti »

Le grand acteur flamand Josse de Pauw avait rendez-vous avec « Minetti » la pièce de Thomas Bernhard écrite après sa rencontre avec le grand acteur allemand Bernhard Minetti. Le metteur en scène Matthieu Cruciani et son équipe servent merveilleusement d'entremetteurs.

Signalez ce contenu à notre équipe



Scène de "Minetti" © Simon Gosselin

Metteur en scène habituel des pièces de Thomas Bernhard , Claus Peyman avait organisé en 1976 une rencontre entre l'auteur autrichien et le grand acteur allemand Bernhard Minetti. Suite à quoi Bernhard écrira *Minetti*.

Loin d'être une biographie, même romancée, de l'acteur Minetti, la pièce est le portrait d'un grand acteur en fin de carrière, voire sur le déclin, d'un acteur qui, dans la pièce de Bernhard n'a pas joué depuis trente ans et a rendez-vous, le soir de la Saint Sylvestre, avec un directeur de théâtre d'Ostende pour jouer Lear, le plus désespéré et le plus vieux des rois de Shakespeare, « *l'œuvre dramatique la plus importante de toute la littérature universelle* » dit Minetti.

Lear, le rôle des rôles que le vieux Minetti de la pièce un rôle qu'il n'a pas joué des lustres , depuis qu'il s'est « *refusé à la littérature classique* », des propos qu'il ressassera durant toute la soirée que Minetti passe dans le hall d'un hôtel où il attend un directeur de théâtre qui ne viendra pas.

« P*ortrait de l'artiste en vieil homme* » écrit Thomas Bernhard en sous-titre de sa pièce. L'acteur Minetti créera *Minetti* dans une mise en scène de Claus Peyman auprès de qui il avait déjà honoré de sa présence plusieurs pièces de Thomas Bernhard.

En France le rôle, écrasant autant que magnifique, fut tour à tour interprété par des acteurs parmi les plus grands : Daniel Emilfork, David Warrilow, Michel Bouquet, Serge Merlin et Michel Piccoli. J'écris ce dernier nom comme à regret. Car Piccoli, l'immense Piccoli, la vieillesse, l'usure du temps ayant ravagé sa mémoire, n'était plus le grand Piccoli lorsqu'il créa cette pièce sous la direction d'André Engel. Un acteur, en coulisse lui soufflait le texte, phrase après phrase, Piccoli ayant vu s'effriter sa phénoménale mémoire avait du mal à s'habituer aux oreillettes, il semblait comme égaré . Cet acteur qui lui soufflait le texte en coulisses, Gilles Kneusé, racontera cet épisode douloureux dans *Par cœur* au éditions du Mauconduit (lire ici).

« Minetti », est son premier mot. Ainsi se présente-il au portier, à la dame en rouge assise su un sofa dans le hall de l'hôtel. Dans le théâtre de Colmar, plus d'un spectateur reconnaît le grand acteur flamand venu plusieurs fois jouer dans la région. Cependant Josse de Pauw, célèbre et célébré en Belgique, reste trop méconnu en France, ce spectacle va tourner dans l'hexagone et c'est tant mieux.

En 1977 avec Anne Teresa de Keersmaeker et Jan Lauwers . Josse de Pauw avait fondé le collectif Radeis. Par la suite, on allait souvent le retrouver dans les mises en scène de Guy Cassiers, tout en montant lui même ses propres spectacles comme *L'âme des termites.* Cependant, rares sont les metteurs en scène français à l'avoir convié.

Sous la direction de Matthieu Cruciani, l'acteur est un peu comme une bête en cage. Massif, barbe fournie et comme vindicative, crane dégarnie, coffre imposant, voix à la fois douce, ironique et persuasive, il en impose, commade le, respect comme un vieil ogre. Il nous regarde, nous specateurs, il regarde le portier de l'hôtel, il parle avecla femme en robe rouge (Elise Caron, parfaite), il ne nous lâche plus et pourtant le colosse fait montre, ça et là, de signes, entre fébrilité et fragilité, rappelant aux spectateurs que les immenses acteurs sont aussi des humains.

Minetti est donc entré dans l'hôtel, a posé sa valise, laquelle, assure-t-il, contient le masque de Lear qu'Ensor avait conçu pour lui lorsqu'il jouait Lear autrefois. Cette valise, il ne l'ouvrira pas. Le metteur en scène poursuivant avec avidité les didascalies du texte, fera entrer sur scène une myriade de masques au cours de la nuit et, outre la femme en rouge et la pianiste (Jeanne Bleuse), entreront en scène une tripotée de personnages éphémères comme le mentionne Thomas Bernhard en préambule , soit « *une jeune fille, son amoureux,le portier, l'extra, un vieil homme qui boite, un vieux couple, un nain, un homme ivre, un infirme, un serveur, des gens masqués* », Autant de rôles tenus par des membres de la jeune troupe #5 de Colmar (Matthieu Bousquet, Lucile Roche, Pauline Rousseau).

A la fin de la pièce, l'intérieur de l'hôtel s 'écarte et laisse place à dans un court épilogue où Minetti se retrouve au bord de la mer à Ostende. Thomas Bernhard écrit que Minetti, assis sur un banc, « *prend plusieurs comprimés qu'il avale en un éclair puis, il met, toujours en un éclair, le masque de Lear par Ensor* ». Dans la mise en scène, de Matthieu Cruciani, il n'y a ni comprimés, ni masque, simplement un grand acteur qui finit là de jouer et n'a plus qu'à saluer avec ses camarades dans un décor aussi efficace que subtil imaginé par le scénographe Alban Ho Van.

Spectacle créé à la Comédie de Colmar, représentations jusqu'au 16 oct.

Puis tournée : le 18 nov à la Filature de Mulhouse ; les 26 et 27 au Théâtre de Cornouailles de Quimper ; les Ier et 2 déc au Théâtre de Lorient ; du 9 au 11 déc au Théâtre de Liège, les 15 et 16 déc à la Comédie de Valence, les 6 et 7 janv au Théâtre de l'Union à Limoges ; les 13 et 14 janv au Quai d'Angers ; Du 19 au 21 jan à à la Comédie de Saint-Étienne ; le 26 janv à Nebia, Bienne (CH), les 2 et 3 fév aux Scènes du Jura .

« Minetti » de Thomas Bernhard dans la traduction de Claude Porcel est paru à l »Arche, éditeur de tout le théâtre de Thomas Bernhard



© simon Gosselin

CRITIQUES

Minetti : Splendeurs et misère d'un comédien magnifique

Pour sa dernière création à la Comédie de Colmar, Matthieu Cruciani confie à Josse De Pauw le rôle d'un vieux tragédien imaginé par Thomas Bernhard. Entre humour grinçant et mélancolie, un spectacle sur la folie de jouer et la peur de disparaître.

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore
13 octobre 2026

Dans le hall d'un palace d'Ostende qui a connu des jours meilleurs, trois employés s'affairent. L'un déplace des tabourets, l'autre époussette le mobilier, le troisième se prend les pieds dans un tapis. Leur ballet maladroit évoque l'univers absurde et décalé de Jacques Tati.

Dans ce décor aux dorures passées et aux abat-jour vieillots, imaginé par **Alban Ho Van**, le temps semble s'être arrêté. Dehors, la neige tombe à gros flocons. En cette nuit de Saint-Sylvestre, la ville est en fête. Mais derrière les portes de l'hôtel, une autre réalité fait jour. La solitude semble habiter le vide et l'immensité du plateau.

Une fête sans convives

Une femme en robe rouge trompe son ennui. Un verre à la main, elle déambule, s'installe, se relève, puis fredonne quelques airs. La voix singulière d'**Élise Caron** se mêle au piano de **Jeanne Bleuse**, qui joue, au fil du spectacle, Schubert, Chopin, Scriabine ou Ravel. La musique donne à cette nuit d'hiver un charme désuet, teinté d'étrangeté.



© Simon gosselin

Dans ce décor quelque peu compassé, apparaît un vieil homme, barbe blanche en bataille et vêtements sombres d'un autre temps. Minetti est comédien. Il attend un directeur de théâtre, ami de jeunesse, qui lui aurait proposé de remonter sur les planches après trente ans d'absence pour jouer le roi Lear. Ce rendez-vous, il en est certain, aura lieu. Alors Minetti, emprunté et gauche, patiente, parle, raconte, se souvient. Peu à peu, la flamme se ranime. Le vieux tragédien se redresse, retrouve sa superbe et se remet à jouer.

Le théâtre dans le miroir

Minetti a quelques comptes à régler avec son passé. Autrefois directeur de théâtre et acteur reconnu à Lübeck, il a tout perdu pour avoir refusé de jouer les classiques. Du moins est-ce ainsi qu'il raconte sa chute, son exil. Depuis, il vit retiré à Dinkelsbühl, petite ville bavaroise au nom presque burlesque. Trente ans ont passé, mais la blessure est toujours à vif. Il revient sans cesse sur sa disgrâce, s'emporte, revisite ses souvenirs, quitte à les réinventer. À l'écouter, le monde du théâtre l'a trahi. Derrière sa rancœur tenace, il n'a rien perdu de son désir de retrouver la scène.



Écrite en 1976 pour Bernhard Minetti, figure majeure du théâtre allemand, la pièce de **Thomas Bernhard** cultive un troublant jeu de miroirs. Un acteur réel donne son nom à un personnage de fiction qui rêve d'incarner un roi déchu. La tempête de Lear répond à celle d'Ostende. Le comédien oublié se reconnaît dans le souverain abandonné. Il garde précieusement un masque que le peintre belge **James Ensor** aurait réalisé pour lui. Minetti en parle comme d'un trésor, un talisman. Mais existe-t-il seulement ? Il restera dans sa valise, entre réalité et fantasme, comme ces histoires auxquelles il s'accroche. Certaines images de **Matthieu Cruciani** semblent d'ailleurs faire écho à l'univers du peintre belge, à ses figures grotesques et à ses silhouettes inquiétantes.

Chez Thomas Bernhard, l'humour noir accompagne une critique féroce du monde théâtral. Directeurs soucieux de remplir les salles, public avide de divertissement, institutions peu enclines à soutenir les artistes réfractaires aux conventions. Personne n'est épargné. Sans atténuer la férocité du texte, Matthieu Cruciani laisse aussi entrevoir derrière la charge lucide, les contradictions de Minetti, dont l'intransigeance confine à l'aveuglement.

Un monstre de plateau

Encore fallait-il un acteur capable de faire entendre les longues phrases de Bernhard, leurs répétitions et leurs brusques embardées. **Josse De Pauw** y excelle. Sa haute silhouette, légèrement voûtée par moments, se redresse soudain pour retrouver toute sa superbe. Ses gestes, d'abord hésitants, se font vifs, tandis que sa façon d'occuper l'espace, puis de s'y perdre, raconte autant que les mots. Sa voix, tantôt murmurée, tantôt tonitruante, suit les détours d'une pensée qui tourne en rond. Il parle pour lui-même, mais guette un regard, une marque d'intérêt. Il voudrait encore être entendu, admiré, reconnu.

De la colère à la confidence, de l'emportement à l'abattement, le comédien belge passe d'un état à l'autre avec justesse et virtuosité. Il n'excuse pas les excès de Minetti, n'en gomme pas le ridicule. Derrière l'orgueil et les souvenirs ressassés, il laisse apparaître la peur de la solitude et de l'oubli. Sous le cabotin magnifique, l'artiste redoute de disparaître.

Autour de ce long monologue, Cruciani fait vivre tout un petit monde. Les silhouettes burlesques de **Matthieu Bousquet**, **Lucile Roche** et **Pauline Rousseau**, les échappées musicales et les images fantasmagoriques mêlent facétie et mélancolie. Le hall de l'hôtel devient le théâtre des souvenirs et des obsessions de Minetti, avant de fermer boutique, de s'effacer des mémoires.



© Simon Gosselin

Au bout de cette nuit de réveillon, le directeur, tel Godot, se fait attendre. Minetti, lui, habite la scène jusqu'au baisser de rideau. Même sans théâtre, même sans public, il fait vivre ses personnages. Il a tout sacrifié, jusqu'à son dernier denier, à cet art qui l'anime et dont il ne foulera certainement plus jamais les planches. Une tragi-comédie qui fait écho autant aux réalités du théâtre d'aujourd'hui, qu'à la solitude de tous face à l'accélération du monde.

Envoyé spécial à Colmar

Minetti *de Thomas Bernhard*

Comédie de Colmar – CDN
jusqu'au 16 octobre 2026
durée 1h30

Tournée

18 novembre 2026 à La Filature, Scène nationale de Mulhouse
26 et 27 novembre 2026 au Théâtre de Cornouaille, Scène nationale de Quimper
1er et 2 décembre 2026 au Théâtre de Lorient, CDN
9 au 11 décembre 2026 au Théâtre de Liège, Théâtre d'Europe (Belgique)
15 et 16 décembre 2026 à la Comédie de Valence, CDN Drôme Ardèche
6 et 7 janvier 2027 au Théâtre de l'Union, CDN du Limousin, à Limoges
13 et 14 janvier 2027 au Quai, CDN Angers Pays de la Loire
19 au 21 janvier 2027 à La Comédie de Saint-Étienne, CDN
26 janvier 2027 au Nebia, à Bienne (Suisse)
2 et 3 février 2027 aux Scènes du Jura, Scène nationale, à Lons-le-Saunier

Traduction de Claude Porcell (L'Arche Éditeur)
Mise en scène de Matthieu Cruciani
Avec Josse De Pauw, Jeanne Bleuse, Élise Caron, Matthieu Bousquet, Lucile Roche et Pauline Rousseau (jeune troupe #5 de la Comédie de Colmar)
Dramaturgie musicale et assistanat à la mise en scène de Solène Souriau
Scénographie d'Alban Ho Van
Lumières de Kelig Le Bars
Son de Hugo Hamman
Costumes de Caroline Tavernier
Masques de Salomé Vandendriessche
Musiques de Schubert, Chopin, Scriabine et Ravel

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

14 octobre 2026

Josse De Pauw : le « Minetti » ultra précis de Matthieu Cruciani



Au personnage de Minetti à la fois crépusculaire et visionnaire, Matthieu Cruciani offre une mise en scène attentionnée et précise. Dans un décor classieux, accompagné (d'un peu) de musique et de chant, la parole du vieil acteur, imaginé par Thomas Bernhard et génialement incarné par Josse De Pauw, s'en trouve renforcée.

Adjoindre au texte de Thomas Bernhard, extrêmement fourni en didascalies, de la musique classique en live et même du chant lyrique, était risqué. Le quasi monologue du vieil homme aurait pu être pris en sandwich dans des séquences élégantes mais inutiles. C'est tout le contraire qui opère dans cette mise en scène de Mathieu Cruciani, sa dernière avant de rejoindre, avec Émilie Capliez, le CDN de Toulouse après deux mandats effectués dans celui de Colmar.

Jeanne Bleuse, au piano, se fond dans ce dispositif avec ses partitions de Schubert et Chopin… Elle triture même les cordes de son instrument sans que l'attention ne soit focalisée sur elle avant de conclure en majesté le spectacle. Quant à **Élise Caron**, elle est longtemps l'auditrice de ce vieil homme désabusé avant de pousser sa voix de soprano sans avoir l'air d'y toucher. C'est ainsi que, dans ce décor immense et raffiné mais jamais écrasant conçu par Alban Ho Van, toutes et tous trouvent leur place, virevoltant ou trainant leurs pas dans ce hall d'hôtel un soir de Saint-Sylvestre. La neige et le blizzard du dehors nous parviennent, le brouhaha de la salle de restaurant contiguë que l'on imagine au loin grâce au son parfait de **Hugo Hamman** qui fait résonner les voix des convives au gré des battements de porte de l'établissement. **Kelig Le Bars** réussit à éclairer cette pénombre d'un jour finissant, à l'instar de la carrière de cet acteur fatigué qui n'a pas dit son dernier mot. C'est dans cet entre-deux que **cette version de Minetti s'impose avec une sorte de complétude**.

Quand il arrive sur le plateau, Minetti a des flocons sur le paletot et une valise à la main. Il y cache un masque du roi Lear fait par le peintre belge James Ensor, figure, réelle, de la ville d'Ostende où se déroule l'intrigue. Ça fait trente ans qu'il s'entraine chaque premier vendredi du mois à dire chez lui le texte shakespearien pour un jour le jouer. Son Graal semble enfin se réaliser par l'intermédiaire du directeur du théâtre de Flensburg avec qui il a rendez-vous mais qui ne viendra pas. Lui-même, longtemps à la tête du théâtre de Lübeck, a été congédié car il s'est refusé à la littérature classique. Fou d'avoir été ainsi banni, il pointe les travers (du public, des tutelles) des théâtres institutionnels frileux mais ne tourne pas à vide, loin de là. Tout au long du récit, Thomas Bernhard octroie à son personnage une rhétorique lui permettant d'envisager l'avenir afin de ne pas s'engluer dans son amertume. « Haïr le progrès à partir d'un certain moment » est une sorte de programme tout comme marteler que « *le monde veut de la distraction mais il faut le perturber le perturber le perturber* ». « *Ne pas se laisser détourner* », « *si nous cédons tout est fini* » ou encore « *fomenter un spectacle et mettre à la stupidité le bonnet de l'esprit* » : ces slogans, jamais assénés comme tels, sont une lueur d'espoir assez inouïe dans ce marasme.

En confiant le rôle à Josse De Pauw, comédien flamand, Matthieu Cruciani s'approche au plus juste du personnage, évidemment pas simplement pour une histoire d'accent (quoiqu'il ne soit pas de trop) mais parce que celui qui a cheminé avec **Guy Cassiers** et inventé en son temps le collectif Radeis avec **Anne Teresa De Keersmaeker** et **Jan Lauwers**, sait osciller entre une fatigue brute et une sorte de rire intérieur, une lueur de la dernière chance pour contrer le désenchantement stérile. Cette subtilité constante est épatante. Il est par ailleurs bien accompagné par une bande de trois comédiens appartenant à la 5e promo de la « jeune troupe » de la Comédie de Colmar qui tirent la pièce vers le comique à certains instants. Dans les rôles de groom, d'agents d'entretien ou de client, ils et elles équilibrent la pièce. Et la tâche n'est pas simple car ils n'ont pas, ou si peu, de texte à dire. Pour autant, leurs allers et venues furtifs, et joyeux quand ils ont des cotillons et des sifflets en mains pour célébrer le passage à la nouvelle année, fonctionnent à plein.

Minetti n'est plus tout à fait seul et le théâtre n'est pas tout à fait mort. Il vit même bien encore.

Nadja Pobel – www.sceneweb.fr

Du 8 au16 octobre, mardi et jeudi 19h, mercredi et vendredi 20h, samedi 18h, Comédie de Colmar – CDN Grand Est Alsace (68).

MINETTI DE THOMAS BERNHARD, MISE EN SCÈNE MATTHIEU CRUCIANI.

Entre la vie et la mort, la persistance de l'art théâtral.

Publié par Véronique Hotte | 14 octobre | Critiques | Théâtre | 0 |



Une nuit de la Saint-Sylvestre à Ostende alors qu'une tempête de neige sévit, un vieil acteur surgit dans le décor lourd et désuet d'un hôtel cossu, attendant l'ultime rôle de sa vie. Il dit s'appeler Minetti, comme le célèbre acteur allemand. Il vient de Dinkelsbühl - au sud de l'Allemagne - pour rencontrer ici le directeur du théâtre de Flensburg - à la frontière du Danemark -, qui lui aurait fixé rendez-vous. Ancien directeur de théâtre lui-même, l'acteur a

été chassé de Lübeck pour s'être « refusé à la littérature classique ». Après trente ans d'exil, il remontera sur scène, dit-il, à Flensburg dans le rôle de Lear, pour lequel James Ensor lui a confectionné un masque.

Répétition bernhardienne, ressassement, amertume exprimée, folie.
Dit-il vrai ? Dit-il faux ? L'énigme est entière d'autant que dans ce rituel festif de fin d'année, les clients de l'hôtel s'en donnent à coeur joie, dorures, couleurs et courses effrénées dans le hall de l'hôtel, emmenées par des jeunes gens pour la plupart, qui fêtent l'an neuf populaire, sans le désarroi des paroles du nouveau venu. Telle est la mise en scène de Matthieu Cruciani, dans l'équilibre entre comédie joyeuse et tragédie implicite, pour une dernière création à la Comédie de Colmar, avant de rejoindre le Théâtre de la Cité à Toulouse, dont il est nommé co-directeur avec Emilie Capliez.

Le nom de Minetti est un prétexte bernhardien : il représente le rôle de l'Acteur pour Thomas Bernhard, qui effectivement a rencontré, lors d'un entretien, l'acteur célèbre - Bernhard Minetti qui joue dans les pièces de l'auteur autrichien montées par le metteur en scène Claus Peymann - ; la pièce est publiée en 1976. Le vrai Minetti a été aussi directeur de théâtre un temps, mais la comparaison s'arrête là, selon le traducteur et préfacier averti Claude Porcell dans la publication de *Minetti* aux éditions de L'Arche.

Qui est l'Acteur ? Un certain type d'acteur, un personnage-marionnette, un artiste en soliloques, « l'artiste en fureur », qui représente la quintessence de l'humanité dont Thomas Bernhard fait habituellement le « portrait », une humanité sur laquelle le regard est désenchanté. L'acteur est de son côté, une créature-créatrice, un « marchand d'âmes ». Le comédien, entre monstruosité et néant, assume tous les masques revêtus par ceux qui dans la société tiennent un rôle éminent - le Musicien, le Poète, le Scientifique, l'Homme politique, l'Artiste de cirque - : l'art dramatique incarne ces masques, le comédien joue tous les comédiens - vertige du théâtre dans le théâtre.

Le comédien belge notoire Josse de Paw s'amuse « des excès, du contraste violent, de la tension entre une langue poétique ignorante des règles de la communication courante et une référence réaliste, politique, concrète… » Altier, fort d'un petit accent flamand qui ajoute de la véracité encore aux propos inquiets bernhardiens, la barbe blanche longue et généreuse, telle celle des grands écrivains russes du siècle dernier, il impose sa présence :

« L'art dramatique comme but de l'existence, Madame, quelle monstruosité, assombrissement obscurcissement de l'âme dérision déconsidération méprisées… Solitude … Incompréhension… malentendu. Lorsque nous avons atteint notre but, nous sommes passés, nous avons dépassé notre idée, nous sommes sortis de la société des hommes tout entière, sortis de la nature…. Le plus grand ennemi de l'acteur est son public… Toute ma vie j'ai joué contre le public pour tenir dans l'effort de tension… »

L'acteur s'adresse à une femme élégante en robe rouge qui n'en finit pas de boire du champagne, un rituel du désespoir ; à une jeune fille souriante qui attend son amoureux, au

personnel de service de l'hôtel qui le regarde d'un air distrait : la couleur de la comédie instille au tableau une belle cohérence.

Minetti/Josse de Paw raconte son histoire, ses démêlés avec le monde, ses espoirs et certitudes illusoires, dévoilant, dans l'illusion qui s'échange entre la scène et la salle, la réalité d'une terreur réciproque, le cri de détresse indigné de qui continue de croire en l'art alors que le monde entier s'en détourne.

Entouré d'une pianiste - Jeanne Bieuse -, d'une chanteuse et comédienne - Elise Caron -, Minetti remonte le fil de son existence sur de belles musiques mélancoliques de Schubert, Ravel, Mahler. Les figurants du personnel de l'hôtel, que jouent les trois interprètes de la jeune troupe #5 de la Comédie de Colmar - Matthieu Bousquet, Lucile Roche, Pauline Rousseau -, sont actifs, comiques au possible, selon une esthétique à la Deschiens - ratages, maladresses, pieds pris dans le tapis, chutes, mimiques grotesques et silences qui en disent long -, alors que le public rit de ces changements de registre, des heurts et des frottements entre comédie et tragédie.

Et cet art de la répétition cadencée, selon Chantal Thomas, n'est que la conscience du creusement de la mort, de la défection des corps, d'un délabrement généralisé.. (*Thomas Bernhard, Le Briseur de silence, Seuil)*. Toujours est-il que Minetti a le dernier mot, contrôlant l'attention du public, attiré par ce fou, fragile et génial, à travers une écriture théâtrale conçue comme une partition de musique et de littérature, avec la mort qui attend.

***Minetti* de Thomas Bernhard, mise en scène Matthieu Cruciani, traduction Claude Porcell, scénographie Alban Ho Van, lumière Kelig Le Bars, son Hugo Hamman, costumes Caroline Tavernier, masques Salomé Vandendriessche, dramaturgie musicale et assistanat à la mise en scène Solène Souriau. Avec Josse De Pauw, Jeanne Bleuse, pianiste, Élise Caron comédienne chanteuse, et Matthieu Bousquet, Lucile Roche, Pauline Rousseau de la jeune troupe #5 de la Comédie de Colmar. Du 8 au16 octobre, mardi et jeudi 19h, mercredi et vendredi 20h, samedi 18h, Comédie de Colmar – CDN Grand Est Alsace (68). Le 18 novembre, La Filature - Scène nationale de Mulhouse (68). Les 26 et. 27 novembre 2026 ; Théâtre de Cornouaille - Scène nationale de Quimper (29). Les 1er et 2 décembre 2026, Théâtre de Lorient - CDN (56). Du 9 au 11 décembre 2026,Théâtre de Liège - Théâtre d'Europe (BE). Les 15 et 16 décembre 2026, Comédie de Valence - CDN Drôme Ardèche (26). Les 6 et 7 janvier 2027, Théâtre de l'Union - CDN du Limousin (87). Les 13 et 14 janvier, Le Quai - CDN Angers (49). Du 19 au 21 janvier, La Comédie de Saint-Étienne - CDN (42). Le 25 janvier 2027, Nebia, Bienne (CH). Les 2 et 3 février 2027, Les Scènes du Jura - Scène nationale (64).**

Crédit photo : Simon Gosselin.

L'ALSACE DNA Dernières Nouvelles d'Alsace

13 octobre 2026

Théâtre

En attendant le Roi Lear

Mis en scène par son ancien codirecteur Matthieu Cruciani, *Minetti* interprété par l'étourdissant Josse de Pauw, a dès sa première ce jeudi conquis le public de la Comédie de Colmar.



Un Josse de Pauw juste et radical dans le rôle de Minetti. Photo Hervé Kielwasser

Pour sa dernière création à la Comédie de Colmar, Matthieu Cruciani a choisi de travailler sur une pièce du dramaturge autrichien Thomas Bernhard : *Minetti*. Un choix audacieux que le metteur en scène a, comme il le fait souvent, installé dans une scénographie impressionnante signée Alban Ho.

Nous sommes à Ostende, dans le hall d'un hôtel au charme mystérieux, voire oppressant, qui n'est pas sans rappeler celui de *Shining* ou du *Grand Budapest Hotel*. C'est le soir du 31 décembre et une tempête de neige s'abat sur la plus britannique des villes belges.

Une diatribe poétique et cadencé

Le soir s'annonce et Minetti arrive, vêtu d'un long manteau, une valise à la main. Il a rendez-vous avec un directeur de théâtre qui n'arrivera jamais. Mais, comme il le précisera, « un acteur ne doit jamais compter sur la précision d'un directeur de théâtre ».

Car Minetti est acteur. Il a connu la gloire, puis a tourné le dos à la littérature classique et a été mis au ban. Ce soir, il espère être à nouveau sollicité par ce directeur de théâtre attendu comme Godot, pour jouer le *Roi Lear* de Shakespeare, pièce qui trouve encore grâce à ses yeux et à son cœur.

Dans ce hall, il croise quelques personnages, un peu perdus eux aussi. Ils seront son public, à l'écoute d'une diatribe répétitive et hypnotique, poétique et cadencé.

« Partir. Partir vite »

Cruciani a choisi de la mêler au jeu de piano de Jeanne Bleuse et, durant un trop court moment magique (*Der Leiermann*, extrait du bien nommé *Die Winterreise* de Schubert), à la voix d'Élise Caron, également interprète d'une mystérieuse et assoiffée dame en rouge.

Dire que Josse de Pauw est impressionnant dans le rôle de Minetti serait réducteur. Il incarne avec la même justesse la radicalité, l'orgueil, la fureur, le désarroi, imposant presque le silence à tous (Lucile Roche, Pauline Rousseau et Matthieu Bousquet, comédien(ne)s de la jeune troupe #5), sauf à la tempête. Celle-ci est partout. Sur Ostende, élément de l'action dans le *Roi Lear*, dans le hall de l'hôtel avec les fêtards du réveillon qui surgissent régulièrement, dans la tête de Minetti.

Une année s'achève, un monde aussi. Certains attendent la fin de l'année, le vieil acteur la fin d'une errance. « Partir. Partir vite » seront ces derniers mots.

• **Christophe Schneider**

L'ALSACE DNA Dernières Nouvelles d'Alsace

5 octobre 2026

Comédie de Colmar

Minetti ou le chant du cygne de l'acteur par Matthieu Cruciani

Pour son ultime création à la Comédie de Colmar, son ancien directeur Matthieu Cruciani met en scène *Minetti* de Thomas Bernhard, avec Josse de Pauw dans le rôle-titre. Le crépuscule éblouissant d'un artiste en fureur, à voir du 8 au 16 octobre.



***Minetti*, avec Josse de Pauw dans le rôle-titre, sera joué à la Comédie de Colmar du 8 au 16 octobre.** Photo Hervé Kielwasser

Minetti, de Thomas Bernhard, c'est le chant du cygne d'un vieil acteur oublié, à force de radicalité. A refuser de jouer les grands textes du répertoire - « je hais l'art classique », ne cesse-t-il de répéter -, l'homme de théâtre a été mis au ban de la profession, il y a des années. Mais en ce soir de Saint-Sylvestre, dans le hall d'un vieil hôtel à Ostende, seul au milieu des fêtards éméchés, Minetti attend. Un directeur de théâtre lui a promis son dernier grand rôle : *Le Roi Lear* de Shakespeare... Mais la chute de ce vieux souverain aveuglé par son orgueil, n'est autre qu'une mise en abyme du destin qui attend Minetti. Le directeur de théâtre n'arrivera jamais...

Piano et chant lyrique

Cet étrange conte de Noël a irrésistiblement séduit Matthieu Cruciani qui n'aime rien tant que les marginaux magnifiques, révoltés et oubliés. L'ancien directeur de la Comédie de Colmar envisage d'ailleurs la création de *Minetti* comme un diptyque avec *La nuit juste avant les forêts*, le texte de Koltès qu'il avait mis en scène en 2021 avec Jean-Christophe Folly. Les deux créations seront d'ailleurs présentées successivement cette saison au Théâtre de la Cité à Toulouse dont il est désormais directeur.

« Depuis Koltès, je n'avais pas rencontré un texte dramatique qui m'inspirait autant, j'adore cette charge poétique, dérangeante, un peu fantastique. Minetti questionne le rapport à l'art, à la mémoire, au passé. Au moment où la place de l'imaginaire se réduit dans nos sociétés, il est urgent de redonner chair à ces questions-là », explique le metteur en scène. « C'est une pièce qui en a beaucoup après l'art comme divertissement. Tant que l'artiste était scandaleux, il avait une place dans la société, il avait une voix en France. Aujourd'hui, à part le public, plus personne ne nous défend. Est-ce que ma génération, on n'est pas un peu devenu des agneaux ? En voulant plaire à un large public, est-ce qu'on n'a pas vidé l'art de sa substance ? C'est une méditation assez tonique avec le public. »

Pour incarner Minetti, Matthieu Cruciani a choisi Josse de Pauw, grande figure de la scène culturelle en Belgique. Six acteurs au total seront au plateau, dont les trois membres de la jeune troupe de la Comédie de Colmar : « Ce n'est pas un monologue, même si Minetti parle beaucoup. J'avais vraiment envie d'investir cet hôtel, avec une fantasmagorie à la *Shining* ou *Twin Peaks*, que j'adore. Nous avons beaucoup travaillé cette atmosphère avec Alban Ho van qui signe la scénographie. »

On connaît aussi son appétence pour la musique, qui une fois encore sera de la partie sur scène, avec Jeanne Bleuse au piano et Elise Caron au chant lyrique : « C'est un ajout que je fais à la pièce, comme une forme de dialogue entre le texte et la musique, qui amène une altérité, un ailleurs. C'est aussi une forme de clin d'œil à Thomas Bernard, qui était très mélomane. Le chant lyrique habille la dame en rouge qui boit du champagne sur le sofa. Ce personnage est une belle promesse au début de la pièce, mais disparaît ensuite. Je voulais qu'elle puisse prendre la parole d'une autre façon. » Schubert, Chopin ou Ravel pour transcender la foi inconditionnelle en l'art de Minetti. La lumière des grands auteurs sur un monde crépusculaire.

• **Nathalie Jousse-Niang**

Soir de Première avec Josse De Pauw



photo Simon Gosselin

Josse De Pauw cofonde en 1977, avec Anne Teresa De Keersmaeker et Jan Lauwers, le collectif Radeis. En 1984, il entame aussi bien des parcours collectifs (Schaamte qui deviendra le Kaaitheater) qu'indépendants. Il sera cette Minetti, dans la nouvelle mise en scène de la pièce de Thomas Bernhard par Matthieu Cruciani, création à La Comédie de Colmar, avant une grande tournée.

Avez-vous le trac lors des soirs de première ?

Oui ! Et le jour où je ne l'aurai plus, je crois qu'il vaudra mieux que j'arrête de jouer.

Comment passez-vous votre journée avant un soir de première ?

Je vais me promener dans un parc en disant mon texte, je prends un bon café (sur une terrasse si possible), je me mets dans ma bulle pour rester focus.

Avez-vous des habitudes avant d'entrer en scène ? Des superstitions ?

Juste avant le spectacle, j'aime bien passer un moment dans le décor en silence. Mais je n'ai pas de superstitions.

Première fois où je me suis dit « je veux faire ce métier » ?

J'ai passé quatre années au Conservatoire de Bruxelles, mais en sortant je n'étais pas convaincu. C'est plus tard, en montant un spectacle de rue avec des copains, que je me suis dit : « oui, peut-être, qui sait… »

Premier bide ?

Je vais avoir 75 ans. L'âge me fournit l'avantage d'oublier.

Première ovation ?

Dans un parc à Modène, en Italie, où nous avions joué Vogels, un spectacle de rue. La ville avait construit deux tribunes de trois cents places chacune. Le soir, lentement les tribunes se remplissaient. C'était un parc en banlieue, je n'ai aucune idée d'où sortaient tous ces gens. Les lumières dans le parc s'éteignaient au début du spectacle, se rallumaient pendant l'ovation. Un souvenir spécial !

Premier fou rire ?

Dans les années 1980, au Beursschouwburg à Bruxelles. Je ne sais plus qui a commencé, mais nous étions quatre sur la scène riant comme des fous. Puis j'ai regardé le public, en le faisant signe qu'on n'y pouvait rien. Le public nous a rejoints dans le fou rire. Tout le théâtre rigolait, personne ne savait pourquoi. Un grand plaisir.

Premières larmes en tant que spectateur ?

Quand j'ai vu jouer ma fille dans *Le Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare, qu'ils avaient monté à l'école.

Première mise à nue ?

J'avais écrit un texte, Larf, sur l'impuissance du pouvoir. Je l'ai mis en scène avec un big band de dix-sept musiciens. Je jouais un roi, une couronne sur la tête, une chemise qui s'arrêtait au-dessus du nombril, pas de pantalon, juste des chaussettes aux pieds. L'image de l'impuissance. Le trône était trop haut.

Première fois sur scène avec une idole ?

Pas sur une scène, mais j'ai fait un film en France avec Miou-Miou.

Première interview ?

Il y a plus d'un demi-siècle…

Premier coup de cœur ?

Julien Schoenaerts (le père de Mathias) qui jouait *Kaspar Hauser* de Peter Handke. J'avais 17 ans.

Colmar/Mulhouse Minetti à la Comédie de Colmar et La Filature

En cette rentrée, Matthieu Cruciani se consacre à Thomas Bernhard en adaptant *Minetti*, incarné par Josse De Pauw, le récit d'une nuit de la Saint-Sylvestre dans un hôtel d'Ostende. Minetti est un acteur venu rencontrer un directeur de théâtre, dans l'espoir de jouer *Le Roi Lear*.



© Simon Gosselin



© Simon Gosselin

Une fable sur le théâtre que Matthieu Cruciani définit comme *"proche d'un étrange conte de Noël"*, pièce sur l'art en général, sur le comédien en particulier. *"Minetti enfin lui-même, percolation de l'artiste esseulé, toujours au bord de tout oublier ou de tout inventer"*, souligne le metteur en scène, *"mais furieux, en émeute perpétuelle, porteur d'une singulière mais puissante joie, pour finir."* Comme souvent, la musique aura une place centrale, ici jouée sur le plateau par la pianiste **Jeanne Bleuse**, des couleurs classiques allant de Schubert à Chopin, en passant par Scriabine et Ravel. L'autre élément musical sera *"la dame au sofa"*, interprétée par **Élise Caron**, la comédienne étant aussi chanteuse soprano. Autour de ce trio, des hommes et des femmes portant masques pour célébrer le réveillon, incarnés par trois interprètes de la jeune troupe #5 de la Comédie de Colmar.

Écrite en 1977 pour le comédien allemand éponyme, Bernhard Minetti, la pièce explore la fin de carrière d'un acteur, seul face au temps qui passe et au vieillissement, à l'oubli qui le guette, drapé dans une gloire qui s'étiole au fil des années. Minetti aspire à incarner ce qui pourrait bien constituer son dernier grand rôle. Seul aussi, face aux fantômes des personnages qu'il a interprétés et de ses proches. *"Un revenant, oui, quasi bouffon, qui parle de son refus des saletés et des bassesses"*, explique Matthieu Cruciani. Un personnage complexe, *"un mage ancien ou un escroc, un génie ou un profond malade jetant ses derniers feux."*

Minetti soulève la question du temps et de la mémoire, mais n'oublie pas d'être drôle également, entre *"tragique"* et *"bouffon"*, à l'heure du bilan pour l'acteur. Une comédie qui va poser d'autres questions comme le fait encore remarquer le metteur en scène. *"Qu'est-ce que croire en l'art ? En sa dureté et son exigence. Pourquoi y croire ? Même et surtout lorsque le monde semble vouloir s'en détourner, l'oublier."* Mais Minetti n'a pas (encore) lâché la rampe, même si la fin paraît proche. Matthieu Cruciani évoque enfin l'atmosphère si particulière de ce hall d'hôtel, *"univers hanté, incertain"*, cite *Shining*, *Lost in Translation* ou encore *Twin Peaks*, le peintre américain Edward Hopper... Une étrangeté certaine même si le début de la pièce sonne *"presque boulevardier, propice au délicieux cabotinage de Minetti."* La fin de l'histoire sera au contraire plus dépouillée, l'action se terminant sur une grève enneigée.

- Marc Vincent -

***Minetti*, Comédie de Colmar, du 8 au 16 octobre - comedie-colmar.com**
Mulhouse, La Filature, 18 novembre à 19h - lafilature.org

théâtre(s)
LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE

AUTOMNE 2026

«J'ADORE **RÉVÉLER UN LIEU**»

KELIG LE BARS

La lumière au théâtre ne devrait pas se voir. Elle se doit d'être évidente. Tellement évidente qu'elle tendrait presque à disparaître», écrit l'éclairagiste Kelig Le Bars sur son site Web. C'est que la Nantaise aime s'immerger au plateau. «*Je suis très active en répétition, et même avant. J'amène beaucoup d'idées dès le départ d'un projet. Je suis rarement en retrait.*» Ainsi, en travaillant notamment avec le scénographe, elle peut intégrer les sources lumineuses directement dans le décor. Ce processus a aussi un avantage pratique : les lumières sont toujours placées au même endroit lors des tournées.

Elle a découvert la lumière via la scène rock avant ses études (DMA régie lumière et école du Théâtre national de Strasbourg (TNS, département régie, 1998-2001). Elle a ensuite bénéficié de l'accompagnement en insertion professionnelle des anciens élèves d'écoles supérieures par l'association JTN (Jeune Théâtre national) : «*Cela m'a permis de rencontrer tous les gens de ma génération*», dit-elle. Parmi eux, Chloé Dabert, Lazare, Julien Fisera, Sylviane Fortuny, Christophe Rauck, Marc Lainé et Vincent Macaigne notamment, avec qui elle enchaîne quatre créations, de *Requiem 3* à *Avant la terreur*. Prolixe, elle s'attelle à quatre à six spectacles par an. Au printemps dernier, elle retrouvait Tiphaine Raffier pour sa création présentée à Avignon, *L'Hors-présence*. Devaient suivre celle de Léonora Miano à La Colline, celle de Samuel Achache et Anne-Lise Heimburger au CDN de Reims (*Fanfare – Tout a une fin sauf la saucisse qui en a deux*) à la rentrée, celle d'Emmanuel Noblet et Lola Lafon au Rond-Point, puis encore le *Minetti* de Matthieu Cruciani au CDN de Colmar, celles d'Éric Vigner, de Julie Berès… Elle trouve le temps de faire des pas de côté dans le milieu chorégraphique (avec Noé Soulier, *Close up*), des seuls en scène avec Vincent Dedienne (*Un soir de gala*) et aussi des opéras quand ce sont des metteurs en scène avec qui elle a collaboré au théâtre (Tiphaine Raffier, Guillaume Vincent), mais il y a là moins de place pour la recherche tant tout est prévu en amont. «*Il faut être efficace, aller vite.*»

Elle qui dispense des modules de formation de temps à autre et prend volontiers des assistants qui sortent d'école pour les accompagner dans le concret d'une création apprécie particulièrement de s'aventurer hors des boîtes noires du théâtre, comme dans les cloîtres du Festival d'Avignon, notamment. «*J'adore travailler à révéler un lieu, le transformer, comment troubler le réel*», dit-elle en se remémorant le plaisir d'avoir disposé de 200 mètres de profondeur dans la cour du lycée Mistral pour *La Faculté*, de Christophe Honoré, mis en scène par Éric Vigner.

En vingt-cinq ans de pratique, elle a aussi traversé la profonde mutation technique de son métier. «*Après un âge d'or où tout était mélangé – lumières halogènes, LED, fluos, HMI –, on arrive au tout LED, on a perdu des sources qui ont une matérialité particulière, mais on a gagné en liberté,*



JEAN-LOUIS FERNANDEZ

car on peut faire des propositions dans le temps de la répétition grâce aux projecteurs automatisés depuis la régie, alors qu'auparavant, lorsqu'on avait une nouvelle idée, il fallait souvent attendre le lendemain pour pouvoir la mettre en œuvre.» Cependant, elle n'a jamais surmultiplié ses sources de lumière, préférant se constituer une palette d'outils limitée pour gagner «*en épure et une forme de cohérence*».